



Jean-Sébastien BACH
(1685-1750)
Au fil des œuvres chorales

BWV 84
*Ich bin vergnügt
mit meinem Glücke
Je suis satisfait
de mon bonheur*
1727

Cantate 84... *Ich bin vergnügt mit meinem Glücke* (*Je suis satisfait de mon bonheur*) (BWV 84), est une cantate religieuse de Jean-Sébastien Bach composée à Leipzig en 1727 pour le neuvième dimanche avant Pâques, le 9 février de cette année.

ICI

par

Netherlands Bach Society
Fabio Bonizzoni, direction et orgue
Maria Keohane, soprano
Barnabás Hegyi, alto
Robert Buckland, ténor
Matthias Winckler, basse

Histoire et livret

Bach écrit cette cantate solo à Leipzig pour le troisième dimanche avant le mercredi des Cendres, appelé septuagésime. Pour cette destination liturgique, deux autres cantates ont franchi le seuil de la postérité : les BWV 92 et 144. Il s'agit d'une des rares œuvres appelées aujourd'hui « cantate » que Bach lui-même appelle « cantata ». Il a déjà écrit deux cantates pour la même circonstance précédemment,

Nimm, was dein ist, und gehe hin, (BWV 144), en 1724 et la cantate chorale *Ich hab in Gottes Herz und Sinn*, (BWV 92), en 1725. Les lectures prescrites pour ce dimanche sont prises de l'Épître aux Corinthiens, « la course à la victoire » (9 :24–10:5), et de l'Évangile selon Matthieu, la parabole des ouvriers de la onzième heure (20 :1–16).

Comme auparavant, le texte de la cantate est lié à l'Évangile d'une façon assez générale, reprenant l'idée que le Chrétien doit se satisfaire de sa part de bonne fortune sans envier ceux qui semblent plus favorisés. Le titre et le texte montrent des ressemblances avec le « *Ich bin vergnügt mit meinem Stande* » de Christian Friedrich Henrici Picander (« je suis content de mon état »), publié en 1728. Il n'est pas sûr que les deux textes soient de Picander, ou si Picander a basé le sien sur un autre plus ancien ou si son texte était déjà disponible au moment de la composition mais a été modifié. Comme le remarque Klaus Hofmann, les idées sont dans l'esprit du début des Lumières, « éloge de la frugalité, du contentement de ce que Dieu nous a donné, de la satisfaction, de l'absence d'envie envers les autres ». Le langage n'est plus le « pathos rhétorique de la poésie baroque », mais « la radicalité et l'art de l'imagerie. Le langage est simple et laconique, il est rationnel plutôt que figuratif ».

Le choral de clôture reprend la douzième strophe du « *Wer weiß, wie nahe mir mein Ende* » par Émilie-Julienne de Schwarzbourg-Rudolstadt (1686)[3]. Bach a déjà utilisé cette première strophe dans les cantates *Wo gehest du hin?* (BWV 166) (1724) et *Wer weiß, wie nahe mir mein Ende?* (BWV 27) (1726). Il dirige la cantate pour la première fois le 9 février 1727.

Musique

La cantate est écrite pour hautbois, deux violons, alto, basse continue, une soprano et chœur à quatre voix.

Il y a cinq mouvements :

aria (soprano) : *Ich bin vergnügt mit meinem Glücke*

récitatif (soprano) : *Gott ist mir ja nichts schuldig*

aria (soprano) : *Ich esse mit Freuden mein weniges Brot*

récitatif (soprano) : *Im Schweiß meines Angesichts*

chœur : *Ich leb indes in dir vergnüget*

Les mouvements déploient une instrumentation et un caractère différent les uns des autres pour assurer une diversité, bien qu'une seule voix se fasse entendre. La première aria est lente et pensive, accompagnée par tous les instruments, comme une réminiscence du mouvement lent d'un concerto pour hautbois. Le premier récitatif est secco tandis que l'autre est accompagné des voix. La deuxième aria est dansante et accompagnée par deux parties obligato, le hautbois et le violon. Ils expriment par une figuration animée du violon et une version légèrement simplifiée du hautbois le texte « *ein fröhlicher Geist, ein dankbares Herze, das lobet und preist* » (un esprit joyeux, un cœur reconnaissant qui chante la louange). Hofmann observe que l'aria dépeint une « idylle pastorale avec une scène musicale champêtre - comme un hommage à l'utopie des Lumières d'une vie simple et heureuse ». La figuration du violon suggère le bourdonnement d'une cornemuse ou d'une vielle à roue. La voix monte en sauts de sixtes, « de façon folklorique » et communiquant un tranquille contentement. Le choral est une disposition en quatre parties du psaume « *Wer nur den lieben Gott lässt walten* » publié par Georg Neumark dans son « *Fortgepflantzter Musikalisch-Poetischer Lustwald* » à Léna en 1657. L'origine du texte et de la musique se retrouve à Kiel en 1641.

(Source : [Wikipédia](https://www.bach-cantatas.com/Texts/BWV84-Fre6.htm))

Paroles ici : <https://www.bach-cantatas.com/Texts/BWV84-Fre6.htm>)

MÊME LA MUSIQUE INSTRUMENTALE PEUT SE FAIRE SPIRITUELLE...

**A la découverte
de quelques grands concertos du répertoire...**

VI



**Piotr Ilitch TCHAIKOVSKI
(1840-1893)**

**Le Concerto pour violon et
orchestre en ré majeur, op.35
(1878)**

[ICI](#)

**Un concert de légende en 1968 !
David Oistrakh, violon
Moscow Philharmonic Symphony
Orchestra
Gennady Rozhdestvensky, direction**

[ICI](#)

**Et plus près de nous, en 2023 !
Hilary Hahn, Violon
hr-Sinfonieorchester – Frankfurt Radio Symphony ·
Andrés Orozco-Estrada, direction**

**Le concerto pour violon de Tchaïkovski,
le grand concerto romantique, virtuose et lyrique**

Il est l'un des concertos pour violon les plus célèbres de l'histoire de la musique classique, l'unique concerto pour violon de Tchaïkovski. Exact contemporain du concerto pour violon de Brahms, le concerto pour violon de Tchaïkovski est celui qui aura fait gagner le plus de lauréats du Concours Reine Elisabeth.

Pour le meilleur et pour le pire

Nous sommes en 1878. Tchaïkovski a fui Moscou pour la Suisse, en compagnie de son frère Modeste, espérant retrouver un peu de quiétude et une sérénité d'esprit. Il faut dire que les mois qui ont précédé son installation sur les bords du Lac Léman ont été éprouvants pour le compositeur.

Tchaïkovski, voulant cacher son homosexualité qui risquait d'être mal vu dans la société russe du XIXe siècle, a décidé de se marier avec une ancienne élève, Antonia Miliukova. Une union qui se révélera très rapidement désastreuse. Après deux mois seulement de mariage, Tchaïkovski se laisse aller à une grande dépression et tente de mettre fin à ses jours en se jetant dans les eaux glacées la Moskova.

C'est donc en Suisse que se réfugie Tchaïkovski après l'échec de son mariage. En compagnie de son frère Modeste, il s'installe dans une villa au bord du Lac Léman. Il travaille sa 4e symphonie ainsi que son opéra, Eugène Onegine, et en parallèle, il tente, en vain, d'achever sa deuxième sonate pour piano. C'est l'arrivée d'un jeune homme de 23 ans qui va raviver l'inspiration de Tchaïkovski et le sortir de sa torpeur. Ce jeune homme, c'est le violoniste Josef Kotek, dont Tchaïkovski tombe follement amoureux. Avec ce jeune homme, le compositeur retrouve toute sa verve et toute son inspiration.

L'élan romantique et lyrique

En 11 jours seulement, Tchaïkovski achève la partition d'un concerto pour violon, pour lequel il reçoit l'aide du jeune violoniste, qui joue la partition, lui prodigue des conseils techniques – Tchaïkovski n'étant pas violoniste. Deux semaines ensuite suffiront à Tchaïkovski pour en terminer l'orchestration.

Le second mouvement donnera un peu plus de fil à retordre à Tchaïkovski, la première version de cet Andante fait l'objet de vives critiques de la part de Kotek, critiques qu'écoute religieusement Tchaïkovski qui décide donc de réécrire complètement le second mouvement, sans pour autant jeter complètement la première version, qu'il intégrera à son cycle Souvenir d'un lieu cher.

Dans le dernier mouvement, c'est tout l'héroïsme du soliste qui se déploie, jusqu'à l'explosion finale.

Si Tchaïkovski songe, naturellement, à dédier son concerto à Josef Kotek, il préfère, pour ne pas trop éveiller les soupçons sur l'amour qu'il porte au violoniste, se tourner vers un autre violoniste. C'est donc à Leopold Auer qu'il propose la partition. Ce dernier refusera de l'interpréter, jugeant certains passages de la partition trop difficile et pas adapté au violon. Tchaïkovski dédiera donc son concerto à un troisième violoniste, Adolf Brodsky, qui créera l'œuvre en décembre 1881, à Vienne, sous la direction d'Hans Richter. Comme de nombreux concertos considérés comme des chefs-d'œuvre, le Concerto pour violon de Tchaïkovski ne rencontrera pas immédiatement le succès, les critiques dans la presse sont parfois virulentes, à l'instar de celle écrite par Edouard Hanslik qui écrit "Le violon ne joue plus, il grince, racle et hurle".

Il faudra attendre quelques mois avant que la pièce ne reçoive une reconnaissance publique. Elle fait aujourd'hui partie des grands tubes de la musique classique.

Céline Dekock d'après la thématique de Pierre Solot

(Source : rtbf.be)